

Paul Delvaux, vous vous en doutez un peu, si « Le Rail » vous rend visite, c'est parce que vous êtes un très grand peintre — et de toute façon, le plus grand peintre belge vivant — mais aussi parce que le thème ferroviaire est présent dans pas mal de vos toiles. D'où vient votre passion pour les chemins de fer ?

Je ne sais pas. Ça doit venir de mon enfance. Oui, bien sûr, le goût des chemins de fer date de mon enfance. Je devais avoir 8 ou 10 ans. C'est l'époque où je voulais être chef de gare à Ottignies. Tenez (il se lève, allume la lumière pour éclairer un tableau représentant une gare) c'est la gare du Quartier Léopold. C'est un tableau que j'ai peint en 1922. Il y a plus de cinquante ans. Vous voyez, ma passion pour les chemins de fer remonte très loin.

C'est une passion qui honore notre corporation. Mais vous n'avez jamais peint que des petits trains « vapeur ». Pourquoi ni diesels, ni trains électriques ? Parce qu'ils ne sont pas liés à votre enfance ?

Probablement. Il y a surtout que je vois plus d'expression, plus d'humani-

té dans les anciens trains que dans les récents. Plus de perfection aussi. Les locomotives actuelles sont certes plus puissantes et plus rapides : c'est le triomphe de la mécanique. Pour moi, les anciens trains ont quelque chose de naïf et de simple qui leur confère plus d'humanité. Je trouve une locomotive vapeur plus belle qu'une locomotive électrique, même si celle-ci est plus puissante et peut grimper la rampe d'Ans sans une autre machine qui pousse par derrière. Et puis le train à vapeur me paraît plus vivant... Vous avez publié un beau livre sur les locomotives à vapeur. Le livre de Dambly. Je l'ai là.

Ah bon ! Alors ça vous passionne toujours autant les trains, les gares, les poteaux, etc. ?

Oui. Il y a eu une époque où j'ai peint beaucoup de gares. Voilà une dizaine d'années. Maintenant, je viens d'en refaire une au casino de Chaudfontaine (une fresque murale) parce qu'on me l'a demandé. Je me suis servi de la gare de Chaudfontaine. J'ai simplement reconstitué la ligne telle qu'elle était il y a 50 ans.

Que pensez-vous dans l'ensemble de nos gares ? Du point de vue esthétique.

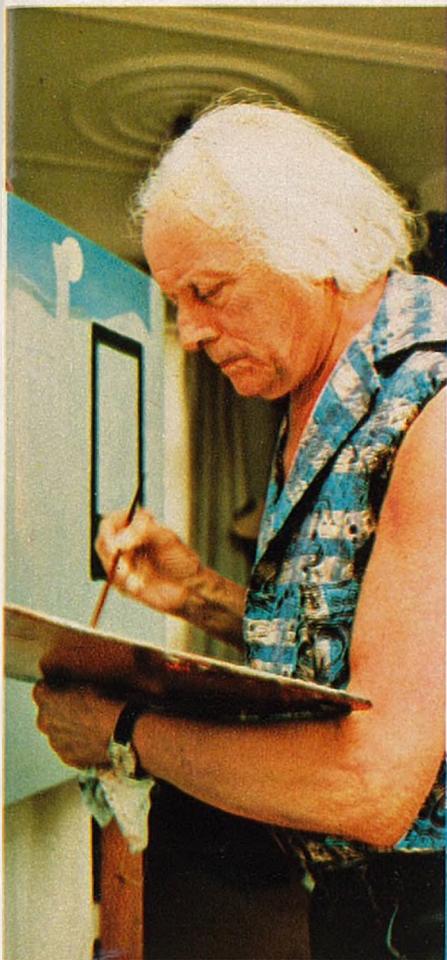
Je trouve qu'il est dommage qu'on démolisse certaines vieilles gares, comme celle de Boitsfort, pour les remplacer par des chalets d'exposition qui n'ont aucun charme, qui n'ont rien du tout... A Boitsfort, il y avait une marquise en fer qui était très jolie. On a enlevé tout ça. Je suis un peu partial. Les nouveaux bâtiments sont certes plus commodes, plus pratiques. Mais au lieu de démolir, on aurait pu rafraîchir la vieille gare. C'est comme l'ancienne gare de Bruxelles Midi : elle était très belle. On l'a détruite et on l'a remplacée par des trucs qui ne signifient rien...

Est-ce que vous ne souhaiteriez pas qu'une de nos gares soit conservée telle qu'elle est ?

Celle de Boitsfort était ravissante. Celle de Watermael est jolie aussi. Celle de Groenendael...

A votre avis, il faudrait les conserver ?

Oui, il le faudrait. Les rafraîchir, plutôt que de les remplacer par des



bâtiments informes de style exposition.

Est-ce que les trains, pour vous, sont un symbole ?

Non. Pas du tout. Quel symbole ?

Ils sont beaux...

Oui. Ça suffit pour que ça me passionne. Bien sûr.

Ces trains, vous les avez représentés de façon fort précise. Les trams également. On prétend même que vous avez « reconstitué de mémoire, par dessins et maquettes successifs, l'évolution technique des tramways urbains, depuis l'époque de la traction chevaline, puis électrique, jusqu'à nos jours, sans l'aide d'un document, indiquant les modifications survenues dans les essieux, butoirs, freins, trolleys, carrosseries » et que l'administration des tramways n'y a trouvé aucune erreur.

Oui, pendant tout un temps j'ai fait des tramways bruxellois de mémoire. Mais quand j'ai eu les documents sous les yeux, je me suis aperçu que j'aurais quand même pu faire mieux. J'ai peint aussi un tableau avec des « chemins de fer économiques ». Mais je l'ai vendu.

Paul Delvaux XIX

Est-ce que vous peignez toujours de mémoire ?

Non, pas toujours, quand même.

Peindre de chic, ça suppose une assez jolie mémoire visuelle ?

Oui, mais, par exemple pour le wagon classique, je sais comment les ressorts fonctionnent. Alors quand je les peins, j'aime à les reproduire pour que ça puisse fonctionner. Voilà tout. Par contre, je ne saurais pas exposer le mode de suspension des voitures modernes. Les bogies, c'est très compliqué. Un jour, j'ai pourtant peint des bogies, mais à ma façon.

(Pendant tout ceci, Paul Delvaux m'explique le fonctionnement des ressorts en mimant le dessin à l'aide de ses doigts sur la table.)

Il est impossible de peindre ce qu'on ne comprend pas ?

Si, je peux dessiner, mais alors, je vous dis, je le fais à ma manière.

Nous sommes cheminots, mais pas maniaques pour autant. Vous avez peint autre chose que des trains et des installations ferroviaires.

Oui, naturellement.

Et notamment de jolies femmes promenant, l'œil étrangement absent, leur belle et plantureuse nudité dans un univers volontiers baroque, archaïque. Est-il indiscret de vous demander d'où elles viennent ?

Je ne le sais pas. J'ai toujours peint des femmes : elles sont belles, n'est-ce pas ? Je les peins parce qu'elles sont belles. Evidemment, je ne peins pas une femme comme je fais un train. L'intention est totalement différente. Je peins la femme pour sa beauté, pour la pulpe de sa chair, pour l'expression.

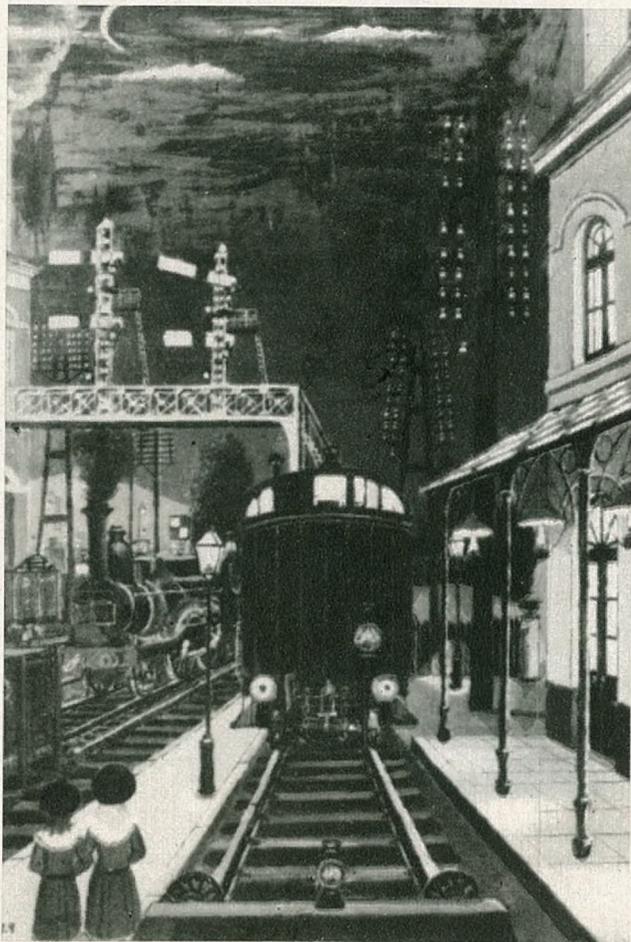
Le regard de ces femmes paraît être ailleurs, au-delà des choses. Est-ce intentionnel ?

Non. Cela fait partie de la figure qui ne doit pas avoir d'expression déterminée.

Ne serait-ce pas que ces femmes ont la faculté de se promener sans voir les laideurs du quotidien ?

Il ne faut pas exagérer. Dans un tableau, la femme représente ce qu'elle est.

André Breton a dit à ce propos : « Delvaux fait de l'univers l'empire



d'une femme toujours la même qui règne sur les grands faubourgs du cœur, ou les vieux moulins de Flandre font tourner un collier de perles dans une lumière de minerai ».

Oui, ça c'est lui qui le dit. Très gentiment d'ailleurs. C'est un poète et ce n'est qu'une appréciation.

Et les petits messieurs en veston, lunettes et chapeau melon, qui se baladent, sans les voir, au milieu de ces jolies femmes, qui sont-ils ? Des bourgeois mesquins ? Des béotiens ? Des gens qui volent bas, esthétiquement parlant ?

Je ne crois pas que ça aille si loin. J'ai seulement voulu créer une opposition entre une certaine scène et

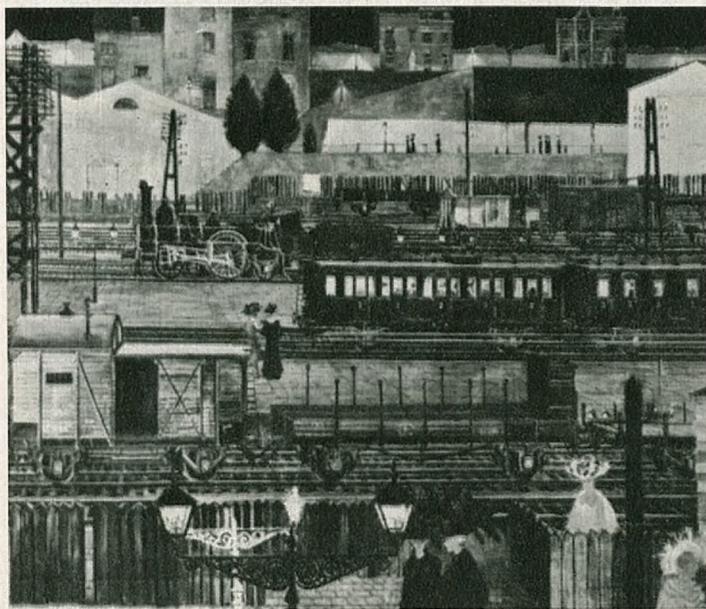
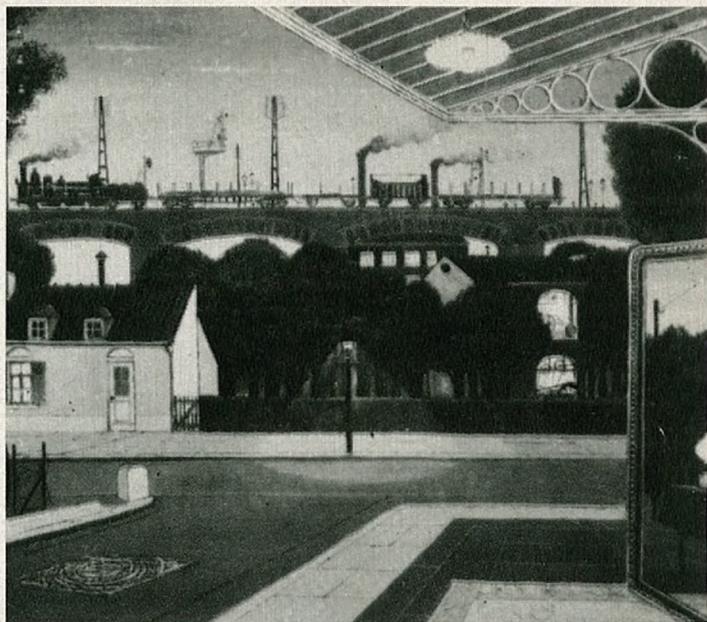
un certain personnage perdu dans cette scène : un peu tragiquement perdu. Ce personnage, je le connais, je l'ai rencontré dans la rue, une sorte d'employé de banque. Alors, je l'ai utilisé dans mes tableaux. Il est perdu...

N'est-il pas là pour concrétiser un sentiment de répulsion face à ce monde fonctionnel où nous sommes de plus en plus confinés ?

Non, il n'y a rien de tout cela. Je ne fais pas de philosophie. Je vous dis : il n'y a que des oppositions de figure.

Mais ne peut-on pas interpréter cela...

Je n'interdis à personne d'interpréter cela comme il lui plaît. Mais, pour



moi, il ne s'agit jamais d'autre chose que de faire un tableau.

Et vous placez la poésie et le rêve au-dessus de la vie et des réalités ?

La réalité me sert à découvrir le rêve. Sans réalité, il n'y aurait pas de rêve. Il faut une armature. Le rêve, c'est la réalité transformée en une autre réalité : un ensemble de formes et d'objets réels transformés pour créer une entité différente de la réalité.

Il y a précisément une controverse au sujet du caractère de votre peinture. D'aucuns vous considèrent comme surréaliste. D'autres prétendent que non...

Ça n'a pas d'importance. Pas la moindre importance. C'est simplement parce que les critiques ont besoin d'une classification.

Pour se tranquilliser ?

Sûrement. Pour simplifier leur travail.

La juxtaposition d'éléments, peut-être classiques, mais disparates, insolites, c'est pourtant dans la ligne du surréalisme !

C'est vrai. Mais j'ai abandonné ces juxtapositions. Je n'emploie plus ce procédé. J'utilise désormais des moyens plus simples. Et c'est beaucoup plus difficile. Tenez (Paul Delvaux me montre une reproduction de son tableau « La gare forestière ») ici

il n'y a aucune juxtaposition d'objets insolites. J'ai simplement déplacé la gare de Boitsfort au beau milieu de la forêt : parce que c'est réellement impossible d'aller chercher le train là. Qu'on puisse utiliser ce train ne m'intéressait pas ; ce qui me plaisait, c'était son fonctionnement.

Vous n'avez appartenu à aucun mouvement surréaliste ?

Non, en principe pas.

Et vous n'avez fréquenté aucun surréaliste belge en dehors de Magritte ?

Non.

Scutenaire ?

Ah ! Si, je le connais bien.

Chavée ?

Non. Je ne le connaissais que de nom et par ses activités poétiques.

Mariën ?

Non plus.

Mesens ?

Ah ! lui, je l'ai bien connu. C'était un ami. Il est mort.

Bury ?

Pol Bury ? Non, je ne l'ai jamais rencontré.

Somme toute, les racines de votre peinture, elles remontent à votre jeune âge. Ce sont les rêves de cette époque qui refont surface ?

Oui, toujours. Mais on transforme. on décante. Si on veut, oui, c'est ça. Mais ça peut prendre des formes qu'on ne reconnaît pas.

Croyez-vous que ça soit comme cela pour tous les artistes ?

Je crois que oui. Je ne vois vraiment pas l'expression d'un artiste se créer d'un jour à l'autre. Je crois que tout vient de la prime jeunesse.

Il y a souvent dans vos tableaux une atmosphère lunaire. Est-ce un parti pris ?

Non, le tableau s'impose ainsi. Oh ! ça ne vient pas d'un seul coup. Ça se fait lentement. Mais le tableau finit par s'imposer.

Quand on a franchi le côté un peu glacé du décor, on se trouve confronté à quelque chose de frileux, voire à une certaine angoisse.

Peut-être.

Etes-vous angoissé, ou simplement inquiet ?

Je l'ai été dans ma jeunesse. Mais, vous savez, je ne sais pas si c'est froid..

Pas froid ; frileux. On a du mal à réprimer une certaine tristesse.

·Eh oui ! Tout dépend aussi de votre tempérament.

Notez que j'ergote en vous posant ces questions. En fait, un vrai tableau ne s'explique pas, on le prend dans la figure.



Ben voilà ! précisément.

Je suppose que la peinture vous rend heureux ?

Oui.

Mais à quel moment se situe le bonheur le plus intense ? Au moment où le rêve se cristallise ?

Ça ne se fait pas si vite qu'on imagine.

Tout au long de la mise en œuvre ? Ou simplement quand vous apposez votre signature au bas de la toile ?

Ah ! non, surtout pas à ce moment-là. D'abord je suis las. Et j'ai tellement travaillé à un tableau que jamais je ne le trouve bon. Oui, il y a là un long travail de composition et, quand tout est terminé, je trouve que ça n'est pas bon. Après, bien sûr, ça se rééquilibre et ça ne me paraît plus aussi mauvais...

(Il regarde à nouveau la reproduction de « La gare forestière » dans la revue des chemins de fer espagnols que je lui ai apportée. Le tableau a été reproduit à l'envers. P. Delvaux dit d'un air amusé :)

Regardez, un tableau tient aussi à l'envers...

Avec les gens de grand talent — je ne parlerai pas de génie pour ne pas vous embarrasser — il n'y a pas de génération qui tienne. Il est de fait que vous avez des admirateurs dans toutes les catégories d'âge et personnellement je connais pas mal de jeunes qui tiennent en haute estime les peintures de Paul Delvaux. Etes-vous sensible aux suffrages de la jeunesse ?

Ah oui, sûrement... sûrement.

C'est un garant de talent ?

Non, ça n'est pas ça. C'est une consolation de voir que des gens plus jeunes que vous vous apprécient. Ça vous tranquillise en quelque sorte. Et puis, ça fait très plaisir.

Pour en finir : les petits trains, ils font toujours partie de votre univers ?

Naturellement. Vous avez vu que j'étais revenu aux trains dans ma fresque du casino de Chaudfontaine.

C'est réconfortant de l'apprendre. Voilà au moins des trains qui ne doivent ni partir, ni arriver à l'heure : ils ont l'éternité pour eux !



Les illustrations des pages 3, 5 et 29 sont tirées du catalogue de l'œuvre peint « Delvaux » par Michel Butor, Jean Clair et Suzanne Houbart-Wilkin, sous la direction de Francis de Lulle. (Editions Cosmos, Bruxelles).